

## Prologue

Tout le monde savait que Sophie Beckett était une bâtarde.

Les domestiques l'avaient très bien compris, mais ils adoraient la petite Sophie depuis le jour où elle était arrivée à Penwood Park à l'âge de trois ans, petit paquet emballé dans un manteau trop grand pour elle et déposé sur le seuil de la maison par une pluvieuse nuit de juillet. Et puisqu'ils l'aimaient de tout leur cœur, ils se comportaient avec elle exactement comme si elle était, ainsi que l'avait expliqué le sixième comte de Penwood, la fille orpheline d'un ami défunt. Ils se gardaient bien de faire remarquer que les yeux vert noisette et la chevelure blond cendré de Sophie étaient rigoureusement les mêmes que ceux de Monsieur le comte, que ses traits offraient une troublante similitude avec ceux de feu la mère de Monsieur le comte ou que son sourire était la réplique parfaite de celui de la sœur de Monsieur le comte. Personne ne voulait heurter les sentiments de Sophie – ni risquer de perdre son gagne-pain – en soulignant ces ressemblances.

Lord Richard Gunningworth ne parlait jamais de Sophie ni de ses origines, mais il devait savoir qu'elle était de son sang. Tout le monde ignorait le contenu de la lettre que la gouvernante avait trouvée dans la poche de l'enfant lorsqu'elle avait découvert celle-ci

sur le pas de la porte, au beau milieu de cette nuit d'averse. Le comte avait brûlé la missive quelques secondes après l'avoir lue. Il avait regardé la feuille de papier se recroqueviller dans les flammes, puis ordonné que l'on prépare une chambre pour l'enfant près de la nursery. Sophie n'était jamais repartie. Il l'appelait « Sofia », et elle l'appelait « monsieur ». Ils ne se voyaient que lorsque le comte rentrait de Londres, quelques fois par an.

Quoi qu'il en soit, et c'était là le plus important, Sophie avait conscience d'être une bâtarde. Elle ignorait comment elle l'avait appris, mais le fait est qu'elle le savait et qu'elle l'avait toujours su. Elle n'avait que peu de souvenirs de sa vie avant son arrivée à Penwood Park, mais elle revoyait le long voyage à travers l'Angleterre en compagnie de sa grand-mère, secouée de quintes de toux et effroyablement amaigrie. Celle-ci, d'une voix oppressée par une respiration sifflante, avait expliqué à Sophie qu'elle allait désormais vivre chez son père. Sophie n'oublierait jamais les minutes où elle avait attendu devant la porte sous une pluie battante, tandis que sa grand-mère l'épiait, dissimulée derrière un bosquet pour s'assurer qu'on la faisait entrer dans la maison.

Le comte avait effleuré la joue de Sophie du bout des doigts pour lever son visage vers la lumière, et à cet instant, tous deux avaient compris la vérité.

Tout le monde savait que Sophie Beckett était une bâtarde, personne n'y faisait jamais allusion, et chacun s'accommodait fort bien de la situation.

Jusqu'au jour où le comte décida de se marier.

Sophie apprit la nouvelle avec un certain plaisir. La gouvernante lui dit que le majordome avait dit que le secrétaire de monsieur avait dit que monsieur envisageait de passer plus de temps à Penwood Park, à présent qu'il allait être chargé de famille. Bien que le comte ne manquât pas vraiment à Sophie pendant ses absences – difficile de se languir de quelqu'un qui

ne prête aucune attention à vous-même lorsqu'il est là ! –, la petite fille songea qu'il pourrait lui manquer si elle apprenait à le connaître. Et si, de son côté, il apprenait à la connaître, il s'absenterait peut-être moins souvent. En outre, la bonne de l'étage lui dit que la gouvernante avait dit que le majordome des voisins avait dit que la future épouse de monsieur avait déjà deux filles, du même âge que Sophie.

Après sept longues années de solitude à la nursery, Sophie était ravie. Contrairement aux autres enfants des environs, elle n'était jamais invitée aux fêtes et autres événements mondains. Certes, personne ne la traitait ouvertement de bâtarde – ce qui serait revenu à accuser Penwood, qui avait déclaré qu'elle était sa pupille et n'était jamais revenu sur le sujet, d'être un menteur – mais, par ailleurs, le comte n'avait guère fait d'efforts pour imposer Sophie à son entourage. Aussi, à l'âge de dix ans, les meilleurs amis de la fillette étaient-ils des femmes de chambre et des valets de pied. Quant à la gouvernante et au majordome, ils auraient aussi bien pu être ses parents.

Désormais, elle allait avoir des sœurs !

Bien sûr, Sophie savait qu'elle ne pourrait pas vraiment les considérer ainsi, puisqu'elle leur serait présentée comme Mlle Sofia Maria Beckett, pupille du comte de Penwood, mais elles seraient tout de même presque des sœurs pour elle. N'était-ce pas là le plus important ?

Voilà pourquoi, par un après-midi de février, Sophie se trouvait avec les domestiques dans le grand hall de Penwood Park, le regard rivé sur la fenêtre, guettant l'attelage du comte qui remonterait l'allée, avec à son bord la nouvelle comtesse et ses deux filles, ainsi, bien sûr, que le maître des lieux.

— Croyez-vous qu'elle va m'aimer ? murmura Sophie à Mme Gibbons, la gouvernante. Je parle de l'épouse de monsieur.

— Mais bien entendu, ma chérie ! répondit la brave femme.

Cependant, le regard de celle-ci démentait ses inflexions assurées. Après tout, la nouvelle comtesse pouvait s'offenser de la présence sous son toit de l'enfant illégitime de son époux.

— Est-ce que je prendrai mes leçons avec ses filles ?

— Je ne vois pas l'intérêt de vous séparer.

Sophie hocha pensivement la tête, puis elle sursauta en voyant l'attelage rouler dans l'allée.

— Les voilà ! chuchota-t-elle.

Mme Gibbons tendit la main vers elle pour lui tapoter la tête, mais Sophie s'était déjà élancée vers la fenêtre et appuyait son nez contre la vitre.

Le comte descendit le premier, puis il aida les deux fillettes à l'imiter. Elles étaient vêtues de manteaux noirs identiques. L'une portait un ruban rose dans les cheveux, l'autre un jaune. Comme elles s'écartaient d'un pas, le comte tendit la main à la dernière occupante de la voiture.

Sophie retint son souffle, attendant de voir sortir la nouvelle comtesse.

— S'il vous plaît ! murmura-t-elle en croisant ses petits doigts.

*S'il vous plaît, faites qu'elle m'aime !*

Peut-être, si la comtesse la prenait en affection, le comte l'aimerait-il à son tour... Peut-être, même s'il ne l'appelait pas réellement sa fille, la traiterait-il comme si elle l'était... Peut-être formeraient-ils une vraie famille...

Sous le regard anxieux de Sophie, la nouvelle maîtresse des lieux descendit enfin de voiture. Chacun de ses gestes était si gracieux que la fillette ne put s'empêcher de songer à la délicate alouette qui venait parfois visiter le bain d'oiseaux installé dans le jardin. Même son chapeau était orné d'une longue plume dont les nuances turquoise scintillaient dans la vive lumière du soleil d'hiver.

— Qu'elle est belle ! murmura Sophie, éblouie.

Elle lança un rapide coup d'œil en direction de Mme Gibbons afin de jauger sa réaction, mais la gouvernante arborait une expression indéchiffrable, le regard fixé droit devant elle, car le comte s'apprêtait à faire entrer sa nouvelle famille pour procéder aux présentations.

Sophie déglutit péniblement, ignorant où elle était censée se tenir. Tout le monde semblait savoir où se placer. Les membres du personnel étaient alignés suivant leur rang, depuis le majordome jusqu'à la dernière des filles de cuisine. Même les chiens étaient assis dans un angle du hall, solidement tenus en laisse par un domestique.

Sophie, elle, n'avait pas de place. Si elle, avait réellement été la fille de la maison, elle aurait dû se trouver auprès de sa préceptrice pour attendre la nouvelle comtesse. Si elle avait réellement été la pupille du comte... eh bien, il en aurait été de même. Seulement, Mlle Timmons, qui avait pris froid, avait refusé de quitter la nursery pour descendre au rez-de-chaussée. Les domestiques n'avaient pas cru une seconde à ce prétexte – Mlle Timmons se portait comme un charme la veille au soir –, mais aucun d'entre eux ne lui aurait reproché ce petit mensonge. Après tout, Sophie était une bâtarde, et personne ne voulait être celui ou celle qui insulterait la nouvelle comtesse en lui présentant l'enfant illégitime de son époux.

Et il aurait fallu que la comtesse soit aveugle ou stupide, ou les deux à la fois, pour ne pas comprendre immédiatement que Sophie était bien plus que la pupille du comte.

Soudain paralysée par la timidité, Sophie se rencogna dans un angle de la pièce tandis que deux valets de pied ouvraient les battants de la porte d'entrée avec force courbettes. Les deux filles entrèrent les premières, avant de s'écarter pour céder le passage au

comte, qui entraînait son épouse à l'intérieur. Monsieur présenta Madame et ses filles au majordome, lequel présenta celles-ci au personnel.

Et Sophie attendit.

Le majordome présenta les valets de pied, la cuisinière, la gouvernante, les palefreniers.

Et Sophie attendit.

Il présenta les femmes de chambre, les filles de cuisine, les petites bonnes.

Et Sophie attendit.

Pour finir, le majordome – il s'appelait Rumsey – présenta la toute dernière des bonnes, une fille de service qui s'appelait Dulcie et n'était là que depuis une semaine. Le comte hocha la tête et remercia Rumsey dans un murmure, tandis que Sophie, qui ne savait toujours pas ce qu'elle devait faire, attendait.

Alors, elle toussa pour s'éclaircir la voix et s'avança d'un pas, un sourire hésitant aux lèvres. Elle ne passait guère de temps avec le comte, mais on l'amenait à lui chaque fois qu'il venait à Penwood Park, et il lui accordait toujours quelques minutes de son temps. Il lui demandait comment se déroulaient ses leçons, puis il la renvoyait à la nursery.

Sans doute voudrait-il encore savoir si elle travaillait bien, même s'il était à présent marié. Sans doute cela l'intéresserait-il d'apprendre qu'elle maîtrisait maintenant l'art de multiplier les fractions et que Mlle Timmons avait récemment qualifié son accent français de « parfait ».

Occupé à dire quelque chose aux filles de la comtesse, il ne l'entendit pas. Sophie toussota de nouveau, cette fois plus fort. D'une voix plus haut perchée qu'elle ne l'aurait voulu, elle appela :

— Monsieur ?

Le comte se retourna.

— Ah, Sofia, marmonna-t-il. Je n'avais pas vu que tu étais là.

Sophie se réjouit. Il ne l'avait pas délibérément ignorée, alors !

— Qui est-ce donc ? demanda la comtesse en s'approchant pour mieux la voir.

— Ma pupille, répondit le comte. Mlle Sofia Maria Beckett.

La nouvelle épouse parcourut Sophie d'un regard intrigué, puis elle fronça les sourcils. Elle les fronça jusqu'à ce qu'ils se rejoignent et ne fassent plus qu'un.

— Je vois, murmura-t-elle.

Et tout le monde dans le hall sut immédiatement ce qu'elle voyait.

— Rosamund, Posy ! appela-t-elle en se tournant vers ses filles. Venez avec moi.

Celles-ci se dirigèrent immédiatement vers leur mère. Sophie leur adressa un sourire timide. La plus petite lui sourit en retour. En revanche, l'aînée, qui avait les cheveux blonds comme les blés, imitant sa mère, leva le nez en l'air et détourna les yeux.

Sophie avala sa salive et sourit de nouveau à la plus amicale des deux, mais celle-ci se mordit la lèvre inférieure d'un air indécis avant de baisser le regard vers le sol.

La comtesse tourna le dos à Sophie et demanda à son époux :

— Je suppose que vous avez fait préparer des chambres pour Rosamund et Posy ?

Il hocha la tête.

— Près de la nursery. Juste à côté de celle de Sofia.

Il y eut un long silence. La comtesse devait savoir que certaines batailles ne se livrent pas devant le personnel, car elle se contenta de déclarer :

— J'aimerais voir l'étage, à présent.

Et elle s'en alla, entraînant le comte et ses filles dans son sillage.

Sophie les regarda gravir les marches. Lorsqu'ils eurent disparu sur le palier, elle se tourna vers Mme Gibbons.

— Pensez-vous que je doive les accompagner pour aider ? proposa-t-elle. Je pourrais faire visiter la nursery aux petites filles...

La gouvernante secoua la tête.

— Elles ont l'air fatiguées, répondit-elle, visiblement gênée. Je suis sûre qu'elles ont besoin d'une sieste.

Sophie haussa les sourcils. On lui avait dit que Rosamund avait onze ans, et Posy, dix. N'avaient-elles pas passé l'âge de dormir l'après-midi ?

Mme Gibbons lui frotta gentiment le dos.

— Et si vous veniez plutôt avec moi ? Je ne serais pas fâchée d'avoir un peu de compagnie, et la cuisinière m'a dit qu'elle venait de sortir une fournée de shortbreads. Je crois qu'ils sont encore chauds.

Sophie acquiesça et suivit la gouvernante hors du hall. Elle aurait tout le temps ce soir de faire connaissance avec les deux fillettes. Elle leur montrerait la nursery, puis elles deviendraient amies, et bientôt, elles seraient comme des sœurs.

Sophie sourit. Cela allait être merveilleux d'avoir des sœurs !

En fait, Sophie ne croisa pas Rosamund et Posy – pas plus que le comte et la comtesse – avant le lendemain. En pénétrant dans la nursery pour y prendre son dîner, elle vit que le couvert avait été mis pour deux personnes, non pour quatre. Mlle Timmons (qui s'était rétablie à une vitesse proprement stupéfiante) déclara que, au dire de la nouvelle comtesse, Rosamund et Posy étaient trop fatiguées par le trajet pour manger.

Toutefois, les fillettes devaient bien prendre leurs leçons. Aussi, le lendemain matin, se présentèrent-elles à la nursery, marchant un pas derrière leur mère. Sophie, qui étudiait depuis une heure déjà, leva les yeux de son cahier d'arithmétique avec un vif intérêt. Cette fois-ci, elle ne sourit pas aux deux filles. Pour une raison qu'elle n'aurait su expliquer, cela lui semblait préférable.



— Mademoiselle Timmons, dit la comtesse.

Celle-ci fit une révérence.

— Madame, la salua-t-elle dans un murmure.

— Mon époux m'a dit que vous seriez la préceptrice de mes filles.

— Je ferai de mon mieux, madame.

La comtesse désigna son aînée, celle qui avait des cheveux blonds et des yeux bleu clair. La jeune fille, songea Sophie, était aussi jolie que la poupée de porcelaine que le comte lui avait envoyée de Londres pour son septième anniversaire.

— Voici Rosamund. Elle a onze ans.

Puis, dirigeant sa main vers sa cadette, qui n'avait pas quitté ses souliers des yeux, la comtesse ajouta :

— Et voici Posy, qui a dix ans.

Sophie observa celle-ci, curieuse. À la différence de sa mère et de sa sœur, Posy avait les yeux et les cheveux bruns, et ses joues étaient un peu rondes.

— Sophie aussi a dix ans, fit remarquer Mlle Timmons.

La comtesse pinça les lèvres.

— Veuillez emmener les filles visiter la maison et le jardin.

Mlle Timmons hocha la tête.

— Très bien. Sophie, posez votre ardoise. Nous reprendrons la leçon plus...

— Uniquement *mes* filles, coupa la comtesse d'une voix glaciale. Je souhaite m'entretenir avec Sophie.

Cette dernière déglutit douloureusement et tenta de lever les yeux vers ceux de la comtesse, mais ne parvint pas plus haut que son menton. Pendant que sa préceptrice entraîna Rosamund et Posy hors de la salle, elle se leva pour écouter ce que la nouvelle épouse de son père avait à lui dire.

— Je sais qui tu es, dit la comtesse dès que la porte fut fermée.

— M... madame ?

— Tu es sa bâtarde, et n'essaie pas de le nier.

Sophie ne répondit pas. Certes, cela était exact, mais jamais personne ne l'avait formulé à haute voix. Du moins, pas devant elle.

La comtesse lui souleva le menton sans ménagement pour la forcer à la regarder.

— Écoute-moi bien, dit-elle d'une voix menaçante. Tu vis peut-être ici, à Penwood Park, et tu vas peut-être partager les leçons de mes filles, mais tu n'es qu'une bâtarde, et tu ne seras jamais rien d'autre. Ne commets jamais, jamais l'erreur de te croire du même monde que nous.

Sophie laissa échapper un petit gémissement lorsque les ongles de la comtesse s'enfoncèrent dans la chair tendre sous son menton.

— Mon époux, poursuivit celle-ci, se sent lié à toi par je ne sais quelle ridicule obligation. C'est tout à fait noble de sa part de vouloir réparer ses erreurs passées, mais c'est une insulte pour moi de devoir supporter ta présence sous mon toit et de te voir nourrie, vêtue et éduquée comme si tu étais réellement sa fille.

Elle était réellement sa fille ! faillit protester Sophie. Et elle vivait sous ce toit depuis bien plus longtemps que la comtesse !

D'un geste sec, cette dernière libéra son menton.

— Je ne veux pas te voir, siffla-t-elle entre ses dents. Tu n'es pas autorisée à m'adresser la parole, et tu feras en sorte de ne jamais te trouver en ma compagnie. En outre, tu n'es pas censée parler à Rosamund et Posy, sauf pendant vos leçons. Elles sont désormais les filles de la maison et ne doivent pas fréquenter des gens comme toi. Des questions ?

Sophie secoua la tête.

— Parfait.

Sur ces paroles, elle quitta la pièce, laissant Sophie les jambes flageolantes, les lèvres tremblantes et les yeux emplis de larmes.

Avec le temps, Sophie en apprit plus sur la précarité de sa position dans la maisonnée. Les domestiques étaient toujours très bien informés, et ce qu'ils savaient finit par atteindre les oreilles de Sophie.

La comtesse, dont le nom de baptême était Araminta, avait tenté dès le premier jour de faire chasser Sophie de la maison. Le comte avait refusé. Araminta n'était pas obligée d'aimer Sophie, avait-il répondu avec calme, elle n'avait même pas besoin de l'apprécier. En revanche, il faudrait qu'elle l'accepte. Cela faisait sept ans qu'il assumait ses responsabilités envers elle, et il n'avait pas l'intention de s'y soustraire maintenant.

Rosamund et Posy, à l'instar de leur mère, traitèrent Sophie avec hostilité et dédain, bien que la seconde ne montrât pas les mêmes dispositions que son aînée pour la cruauté. Rosamund n'aimait rien tant que pincer et tordre le dos de la main de Sophie lorsque Mlle Timmons regardait ailleurs. Jamais une plainte ne franchit les lèvres de Sophie. Celle-ci se doutait que leur préceptrice n'aurait pas le courage de gronder Rosamund (qui irait probablement raconter une autre version des faits à sa mère), et si quelqu'un remarqua que les mains de Sophie étaient toujours marbrées de bleus, personne n'en dit rien.

Posy lui manifestait un peu de bonté à l'occasion, mais la plupart du temps, elle se contentait de déclarer dans un soupir navré :

— Maman dit que je ne dois pas être gentille avec toi.

Quant au comte, il n'intervenait jamais.

La vie de Sophie se poursuivit de la sorte durant quatre ans, jusqu'au jour où le comte, qui prenait alors le thé dans la roseraie, surprit tout le monde en portant une main à sa poitrine avec un hoquet de douleur, avant de tomber sur le pavé, face contre terre.

Il ne reprit jamais connaissance.

Tous furent très choqués. Le comte n'avait que quarante ans. Qui aurait cru que son cœur le trahirait

si tôt ? Personne ne fut plus ébahi qu'Araminta, qui tentait désespérément depuis leur mariage de concevoir le sacro-saint héritier.

— J'attends peut-être un enfant ! s'empres-  
sa-t-elle de déclarer aux hommes de loi du comte. Vous ne pouvez pas donner le titre à je ne sais quel cousin éloigné ! J'attends peut-être un heureux événement !

Hélas pour elle ! Aucun heureux événement ne se profilait à l'horizon, et lorsqu'on procéda à la lecture des dernières volontés du comte, un mois plus tard (les avocats ayant décidé d'accorder un délai à la veuve, au cas où elle aurait eu raison), Araminta fut obligée de s'asseoir à côté du nouvel héritier du titre, un jeune homme aux mœurs fort dissolues, ivre la plupart du temps.

Dans l'ensemble, les dispositions de feu son époux étaient des plus classiques. Richard Gunningworth laissait des legs à ses plus loyaux serviteurs, ainsi que des fonds destinés à Rosamund, Posy et même Sophie, afin que les trois jeunes filles disposent chacune d'une dot respectable.

Puis l'avocat passa à l'alinéa concernant Araminta.

— À mon épouse, Araminta Gunningworth, comtesse de Penwood, je laisse un revenu annuel de deux mille livres...

— C'est tout ? glapit Araminta.

— ... à moins qu'elle n'accepte de recueillir ma pupille, Mlle Sofia Maria Beckett, et de prendre soin d'elle jusqu'à ce que celle-ci atteigne l'âge de vingt ans, auquel cas son revenu annuel sera élevé à six mille livres.

— Je ne veux pas d'elle, murmura Araminta.

— Rien ne vous oblige à la prendre avec vous, lui rappela l'homme de loi. Vous pouvez...

— Vivoter avec deux malheureux milliers de livres ? coupa-t-elle. Je ne crois pas.

L'avocat, dont les revenus étaient considérablement inférieurs à deux mille livres par an, ne répondit pas.

Le nouveau comte, qui buvait depuis le début de la réunion, émit un hoquet.

Araminta se leva.

— Que décidez-vous ? demanda l'homme de loi.

— Je la prends, dit-elle entre ses dents.

— Dois-je aller la trouver pour le lui annoncer ?

Araminta secoua la tête.

— Je m'en charge.

Seulement, lorsque Araminta alla parler à Sophie, elle omit quelques détails d'importance.